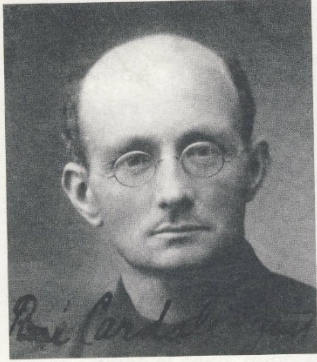
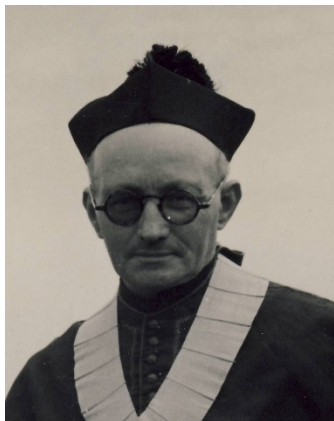




Cardaliaguet René : Né le 5-09-1875 à Quimper ; 1899, prêtre et précepteur à Ploudalmézeau (1898) ; 1901, vicaire à Ploudalmézeau ; 1918, aumônier de la Retraite à Brest ; 1923, chanoine honoraire ; 1930, directeur de la *Semaine Religieuse* puis directeur des œuvres de Fresnes et de la Croisade eucharistique ; 1945, en résidence à Bohars ; 1946, prêtre résidant à Bohars ; décédé le 14-10-1950.



Œuvres : *Mon curé chez lui*, Paris, 1926 *Mon curé vingtième siècle*, Paris, 1928 *Les trois contre Moscou*, roman, Paris, 1931 *Yann Seitek président de la République*, roman, Paris, 1932 *Le régicide Brestois Claude Blad*, Brest, 1937 Cléder. *Prêtres et paysans sous la Révolution*, Brest, 1939 *La Révolution à Brest*, Brest, 1941 *Quimper tragique*, Brest, 1942 *Saint-Jean Discalcéat*, Paris, 1942

Étude : *Semaine religieuse*, 1950, p. 655-657, 669-671. *La Bretagne, dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, Beauchesne, 1990, 418 p. Tranvouez, Y., " Une histoire catholique de la Révolution française. A propos de René Cardaliaguet, Cléder. *Prêtres et paysans sous la Révolution* (Brest, 1939) ", *Chrétienté de Basse-Bretagne et d'ailleurs, mélanges offerts au chanoine Le Floc'h*, Quimper, Société archéologique du Finistère, 1998, p. 403-408 Yan Le Gat, « Un chanoine sur la scène apostolique », *Eglise en Finistère* 2010 n°113 p. 19-21.

M. Cardaliaguet – Le Seigneur vient de rappeler à lui l'un des prêtres les plus zélés à son service, un de ceux qui ont le plus honoré notre diocèse.

René-Claude-Marie Cardaliaguet naquit à Saint-Corentin, le dimanche 5 septembre 1875. Son père, maître serrurier, était d'ascendance auvergnate. Sa mère, Félicie Stephant, d'origine bigoudène, venait de Pont-l'Abbé.

De 1877 à 1881, l'enfant fut élève à la Salle d'Asile communale, sous la direction des Filles du Saint-Esprit.

De son passage au Likès (1881-1887) il nous reste une de ses rédactions. Ecrite de la petite écriture régulière, moulée, élégante et souple que nous connaissons tous, composée avec l'ordonnance lumineuse, la netteté d'expression, la sobriété simple qui annoncent chez le jeune élève la pensée et la plume d'un maître, elle révèle surtout une âme d'apôtre.

Ce fut au Petit Séminaire de Sainte-Anne-d'Auray (1887-1893) que René fit ses études secondaires, aidé par un groupe de condisciples éminents, guidé par des maîtres aimés jusqu'à la mort. Faut-il citer en premier lieu M. Jérôme Buléon, le pèlerin de Jérusalem de l'époque héroïque (1893), le Celte ardent, érudit, orateur, artiste... et M. Adolphe Duparc le professeur magnifique dont certains cours d'histoire, après un demi-siècle, n'étaient pas oubliés ? Plus tard, devenu Mgr Duparc, le maître n'affirmait-il pas : « Entre mes élèves, deux furent supérieurs à tous : René-Cardaliaguet et Henri Morice ».

Les débuts de René au Grand Séminaire de Quimper (1893) furent marqués par une première épreuve : une grave maladie le contraint au repos absolu pendant un an. Guéri à Lourdes, il commença cette vie de travail acharné que seule la mort pourra rompre. Son intelligence vive, pénétrante, éclairée, animée par le plus profond esprit de foi, son habitude de la réflexion méthodique lui attirèrent vite la haute estime des professeurs. Le charme de sa conversation toujours simple, et, en même temps, nourrie de connaissances multiples, doctrinales, historiques, sociales ; sa bienveillance, sa discrétion, lui valurent la sympathie de ses confrères. Il ne livrait guère l'intime de son âme, et rares sont ceux auxquels il l'entrouvrit. Ceux-là qu'il avait choisis, lui resteront unis d'une amitié que les années rendront toujours plus profonde et plus chère, irremplaçable...

Diacre en 1898, René accepta trois ans le poste de précepteur dans la famille Caroff, à Ploudalmézeau, tout en assumant dès son ordination, en 1899, la direction du patronage des garçons. Enfin, en 1901, M. Grall, curé de Ploudalmézeau, obtient le jeune prêtre comme vicaire. Alors commença, par la collaboration intime du père et du fils, cette éclosion d'œuvres, cette révolution dans les âmes, cette ascension vers les sommets dont l'histoire ne sera connue qu'au ciel.

En 1908, Mgr Duparc désira prendre comme secrétaire particulier son élève d'autrefois. Celui-ci déclina l'honneur... Ne s'était-il pas promis de rester toute sa vie vicaire de M. Grall ? Et malgré toutes-les propositions flatteuses, il tiendra parole !

A Ploudal, « M. Carda » chargé des œuvres agricoles, créa, géra, développa sans cesse : mutuelle accidents, mutuelle maladie, assurance du bétail, caisse de prêts, caisse d'épargne; puis il s'enhardit, il fonda une coopérative de vente pour ses pêcheurs de Portsall, une union de petits commerçants, des syndicats agricoles, marins, ouvriers, etc... Et pour former les chefs nécessaires à chacune de ces œuvres, il ouvrira des cours du soir, au Patro, six jours par semaine, pendant

17 ans ! Il préparera des concours de gym, il donnera des projections fixes, puis dès 1910, des séances de cinéma, il fera représenter des pièces en breton et en français, il multipliera les cercles d'études, les cours de religion, les conférences, les pèlerinages... Il introduira le chant grégorien aux offices... il lancera des croisades de prières par *le Kannadik ar Barrez* et par *le Kannad ar Galon Zakr*... Résultats ? Des générations d'hommes élevés dans le culte du beau et du bien, dans l'amour de l'Eglise et de la France... et en retour, fidèlement attachés à leur curé et à leur vicaire. Un seul exemple : Pendant la guerre 14, un caporal interpellait un Arzelliz absorbé par la lecture du « Patro » :

- « Mais ton curé et ton vicaire, tu te ferais tuer pour eux, on dirait ?

- Sans hésiter, bien sûr ! Et pas moi seulement, mais tous ceux du patro ! »

Récompense plus précieuse encore pour M. Carda : il verra ses fils prêtres et sa légion de filles religieuses travailler pour le Maître jusque dans les missions les plus lointaines.

Mais comment « M. Carda » exerça-t-il une influence si profonde ? Surtout par le moyen de son examen particulier ! Il l'écrit lui-même : « Je suis sorti de chaque examen avec un peu plus d'humiliation, sinon plus d'humilité, mais aussi avec de nouvelles lumières sur la manière de conduire mon prochain comme moi-même vers l'amour de Dieu ».

Examen bi-quotidien auquel « M. Carda » ajoutera chaque jour l'oraison, le rosaire, les litanies des Pères de la Patrie, l'étude approfondie des écritures, l'heure d'adoration maintenue coûte que coûte ; pour « faire le point » chaque année, une retraite à la villa Manrèse ; pour maintenir le recueillement, le secours de la pénitence volontaire. M. Grall la recommandait fort et la pratiquait davantage encore. Malgré les précautions prises, le secret fut percé. Un jour, un Arzelliz, arrivé à

l'improvisiste près d'un recoin du Patro, partira épouvanté : il avait entendu « M. Carda » y châtiât durement sa chair !

Le respect y gagna, l'attachement aussi. Tout naturellement, quand vint la mort de M. Grall (13 juin 17), une députation importante conduite par M. Fortin, sénateur-maire, ira jusqu'à l'Evêché supplier Monseigneur de nommer « M. Carda » curé sur place. Monseigneur objecta la coutume, et refusa. Un nouveau curé vint. Le vicaire resta déférent, effacé, détaché... A la soirée des adieux, pour la première fois, « M. Carda » laissa parler son cœur : « A vous qui fûtes les fils de ma jeunesse et qui restez l'honneur de ma maturité, vous que j'ai tant aimés et qui le savez bien, adieu... »

Vers Noël 1918. « M. Carda », nommé recteur de Camaret se montrera déçu de sa non-installation. Mais sa santé aurait-elle tenu ? Il fallut attendre jusqu'au 12 janvier pour connaître le nouveau champ d'apostolat : La Retraite du Sacré-Cœur à Brest. Lui, aumônier ? C'était, à son avis, le dernier poste à lui confier ! Par obéissance, il acceptera... et il y fera merveille !

Pour commencer, il lança hardiment une élite de jeunes Brestoises vers les études secondaires. Il assura lui-même les cours de latin, d'histoire et de géographie. Après un an de préparation, toutes les candidates présentées au baccalauréat, première partie, étaient reçues ! L'année suivante, s'ajoutaient au programme la philosophie et les mathématiques élémentaires ; puis un cercle d'études pour les jeunes anciennes et une journée de recollection mensuelle pour les aînées... ! Ses filles garderont le souvenir d'un père exigeant, certes, mais tout donné à leurs âmes, d'une délicatesse et d'une discrétion inégalables, jamais étonné par aucune confidence, jamais pressé dans le service divin, toujours attentif à ne point devancer « l'heure de Dieu »...

De son apostolat auprès des Religieuses, la Supérieure Générale lui rendit un jour ce témoignage : au cours d'une de ses visites à Brest, la Très Révérende Mère risqua cette demande : - « Mais enfin, M. l'Aumônier, comment faites-vous ? Toutes mes filles, si différentes soient-elles, se louent de votre direction. Quel est donc votre secret ? Selon son habitude,

M. l'Aumônier s'en tira par une boutade, par une pirouette, aurait dit tel irrespectueux conférencier du Souvenir.

Ce secret combien auraient aimé le connaître ? Combien ont essayé de le percer ? Seules deux ou trois âmes privilégiées, toutes livrées comme lui aux vœux divins, auront connu la sainteté éminente de l'apôtre et son immolation perpétuelle.

Mais les autres, les confrères, les amis, même les proches, qui auront-ils vu ? Pour la plupart, seul le brillant Directeur des conférences du Souvenir ! Les habitués n'allaient-ils pas répétant :

« Dans les conférences, ce que nous aimons le mieux, c'est le petit mot de la fin : un vrai régal ! » Et pourtant les vedettes ne manquèrent pas depuis Mgr de Guébriant, le cardinal Baudrillard, Mgr Duparc, jusqu'à Mme Dussane, en passant par Pierre Termier, Carcopino, Georges Goyau, l'amiral Exelmans... et combien d'autres ! Cependant le soir, seul devant l'Hostie, le Directeur s'attardait à remercier le Maître pour les âmes sauvées, gardées, enrichies par « ses » chers conférenciers.

Les âmes ! Toujours les âmes ! Voilà son unique préoccupation... Même dans son métier de journaliste ? Surtout là !...

René aimera rappeler le titre de son premier article publié par L'Etoile de la Mer : « Pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray » : il avait 18 ans !... Et depuis... qui pourra compter les milliers de colonnes traitant les sujets les plus divers : apologétique, sports, sciences, littérature, politique... griffonnées

au coin de son bureau, dans le train, en avion, à dos de chameau... Il sait tout, il connaît tout, il tire parti de tout.

C'est entendu : il fut formé à bonne école. M. Michel Grall, son maître, avait fondé le 13 juin 1895 la Société de la Presse Libérale pour « défendre et promouvoir les directives religieuses, sociales et politiques du Pape Léon XIII et de ses successeurs »... comment n'aurait-il pas enrôlé dans cette croisade moderne le jeune admirateur de Louis Veuillot, son vicaire ? Ensemble, maître et élève composèrent bien des articles ; à tour de rôle l'un corrigeait les articles de l'autre, sans souci de l'amour propre de l'auteur.

Et cette collaboration connue de l'inoubliable Corentin Le Nours conduisit tout naturellement celui-ci à réclamer de plus en plus le secours de M. l'Aumônier de la Retraite pour la rédaction du journal.

Nommé directeur du Courrier, en 1925, le chanoine Cardaliaguet n'eut qu'un but : suivre en tout la ligne de conduite tracée par le fondateur. Il diffusa, expliqua, commenta Encycliques, Brefs, Messages... Il glorifia l'œuvre de nos Missionnaires sur tous les points du globe. Il combattit la contre-Eglise sous tous ses camouflages. Prompt à discerner le mal. Prompt à le mettre au pilori.

Les lecteurs ne comprirent pas toujours. M. « Carda », absorbé par la pressante besogne quotidienne, n'avait pas le temps de s'attarder. Lui bataillait sans sectarisme, préoccupé de maintenir l'union entre les catholiques, sensible aux encouragements de son évêque.

Que Chronique Brestoise eut parfois la dent un peu dure... peut-être ! Et encore le public n'a connu qu'une édition corrigée et rognée par les terribles ciseaux de l'impitoyable censeur ! Si sa charité n'avait pas freiné sa plume, René Carda eut été un polémiste redoutable !

Et pourtant l'image qui restera de lui sera plutôt celle d'un Croisé XXe siècle, courtois pour l'adversaire, pitoyable au vaincu, toujours prêt à venger l'honneur de son Dieu et de ses amis. Un jour parut une liste de « Prêtres jureurs du Finistère ». Elle lui sembla suspecte. Sans hésiter, sans égard pour sa santé ébranlée, Carda compulsa Archives Municipales et Archives privées. Pendant des mois, il s'acharna, trop heureux d'avoir pu rectifier certains chiffres et d'avoir sauvé de l'oubli plusieurs martyrs de la Foi. De plus, convaincu de la valeur apostolique du passé, il va continuer ses recherches et deviendra, sans s'en douter, l'un de nos meilleurs historiens régionaux !

Et ce chanoine — historien, journaliste, romancier, rédacteur à la Vie Spirituelle, à l'Almanach Catholique, aux Causeries, conférencier et maître de conférences — aimera se reposer en écrivant des lettres de direction, qui, sous une forme enjouée, sauront mener les âmes jusqu'au Calvaire ! Chaque jour, un courrier écrasant, et entre deux périodes de surmenage autant de sermons que ses confrères voudront bien lui demander. Peu fier de ses « grands morceaux d'éloquence » il garda longtemps le souvenir de certaine retraite ecclésiastique donnée à Lesneven. Sa fameuse méditation Ad amorem fit du bien. Il le sut. Il en resta ravi... et un peu étonné !

Car ce fort fut un humble, un vrai ! Vingt-quatre ans, Directeur et animateur de la Croisade Eucharistique, sa chère croisade, il rejeta le mérite du succès grandissant sur les petits, les sans-grade, les héros... Lui, à l'entendre, n'avait rien fait !

Vint la guerre, puis l'occupation. Celui qui avait écrit à ses poilus de 14 : « Un vrai Breton ne lâche pas plus son Dieu qu'il ne lâche son drapeau », estima qu'il devait continuer le combat, au même poste. Après comme avant 1940, Le Courrier continua donc à dénoncer les manœuvres contre l'Eglise.

En 1944, le chanoine Cardaliaguet se retire à Bohars. Dans sa retraite, il continue de travailler, et s'il eut à souffrir durant cette période, bien des épreuves physiques et morales, la Providence lui

ménagea aussi des joies : pour l'anniversaire de sa première messe, le 26 juillet 1949, à la Retraite de Brest, une fête tout intime de souvenirs, d'actions de grâces, de prière et d'amitié ; pour ses noces d'or sacerdotales, le 21 août suivant, une journée de vrai triomphe à Ploudalmézeau ! La vénération des Arzelliz pour leur « M. Carda » éclatait après 33 ans de séparation ! Et l'attachement indéfectible de ses fils et de ses filles consola le Père, embauma ses derniers mois. Ce fut le vendredi 13 octobre, en la fête de Notre-Dame de Fatima, que le Maître vint, à l'improviste, chercher son loyal serviteur. Il est parti en beauté, prêtre adorateur de l'Hostie, le matin même ; en pleine vigueur intellectuelle : à midi, il exposait encore ses idées sur une œuvre chère ; en plein travail : il venait d'achever son Kannad de décembre...

Et nous qui avons vu le 16 octobre nos deux évêques et le Révérendissime Abbé de Kerbénéat entourer son cercueil, nous qui avons vu sa « vieille garde » le porter avec amour jusqu'à sa dernière demeure, près de M. Grall, nous qui avons vu la longue procession silencieuse et priante, nous avons enfin surpris le secret de « M. Carda »

« Comme il avait aimé les siens,

Il les aima jusqu'à la fin ».

A preuve, son dernier acte d'amour, son testament spirituel :

« Merci à tous ceux qui m'ont aimé, aidé, soutenu,

Merci à tous ceux qui m'ont peiné, critiqué, combattu,

A tous je demande de prier pour moi

Qui ai prié pour eux plus souvent que tous les jours

Et que Dieu nous sauve tous pour les revoirs éternels».

M. G.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 10 et 17 /11/1950, p. 655-657, 669-671.

Tour à tour écrivain, historien, journaliste et homme d'Église, le chanoine René-Marie Cardaliaguet (1875-1950) fut l'inlassable défenseur d'un catholicisme aux prises avec les bouleversements contemporains. En dresser le portrait revient donc aussi, en ligne de mire, à mesurer son influence sur la scène apostolique finistérienne de la première moitié du XX^{ème} siècle.

« Mon curé XX^e siècle »

Ordonné prêtre en 1899, il rejoint Ploudalmézeau où il devient précepteur des enfants de l'industriel Auguste Carof, qui préside aux destinées de la Presse libérale fondée en 1895 par le curé Michel Grall (1846-1917). Devenu vicaire dans la paroisse qui l'avait accueilli, il est placé sous l'autorité dudit curé qui exerça une influence décisive sur sa manière de concevoir l'Action catholique. La rigueur et le zèle du jeune prêtre s'accommodent en effet très bien des armes spirituelles nouvelles. L'encadrement sportif (gymnastique), l'organisation de conférences, de séance de cinéma (à partir de 1910) qu'il évoque dans son ouvrage à succès *Mon curé XX^e siècle* (1928), participent de cette volonté de reconquérir les âmes. Pour autant, « Monsieur Carda » comme on le surnomme désormais, vit assez mal les égarements spirituels des jeunes qu'il encadre au « patro ». Ainsi, la

fréquentation régulière de l'auberge locale, où les plus âgés « s'enivrent » et vont voir « les filles »¹, le désespère. Mais il se console sur le sens de son action en collaborant régulièrement au bulletin paroissial et à différents périodiques de la Société de la Presse libérale. Parmi eux, le *Courrier du Finistère* qui, de 1880 à 1944, reçut le soutien d'un lectorat fidèle, lui permettant d'atteindre les tirages très honorables de 25 000 à 30 000 exemplaires au milieu des années vingt.

Le prêtre, le journaliste, et l'historien

En 1919, sa nomination comme aumônier à la Retraite du Sacré-Cœur à Brest, d'abord mal vécue, lui permet d'élargir son champ d'action apostolique et de mettre à profit ses aptitudes intellectuelles. Monseigneur Duparc, évêque de Quimper de 1908 à 1946, qui fut son professeur d'histoire au Petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray, ne disait-il pas de lui qu'il avait été l'un de ses meilleurs élèves ? Introduit dans les cercles cultivés de la bourgeoisie brestoise, il soigne son entourage en organisant, les « conférences du Souvenir » qui voient défiler des personnalités influentes et reconnues du monde catholique tel que Georges Goyau ou Mgr Baudrillart. À partir du milieu des années vingt, son implication est de plus en plus grande au sein du *Courrier du Finistère*, dont il prend officiellement la direction en 1931, après avoir assuré l'intérim depuis la mort de son ami et prédécesseur, Corentin Le Nours (1865-1925). Très vite, son goût pour l'histoire transparaît dans les colonnes de l'hebdomadaire qui publie, sous forme de feuilletons, des romans ou des études historiques, avec, presque à chaque fois, en toile de fond, la Révolution française. Dans une lettre adressée à son cousin Adolphe Cabon, qui n'hésitait pas, en tant qu'archiviste, à lui prêter main-forte dans ses recherches ; il confiait : « Tant que ma cervelle, mes yeux et ma main fonctionneront ; j'en aurai en suffisance de cette Révolution, même jusqu'à mon dernier jour »². Point nodal d'une histoire récente qui tourne à l'obsession, la Révolution et ses « crimes » donneront lieu à des publications : en 1941, *La Révolution à Brest : la vie religieuse (1789-1809)* ou encore, en 1942, *Quimper Tragique*.

Auteur prolifique et touche-à-tout, Cardaliaguet s'essaye même à la science-fiction. Le tout premier feuilleton du *Courrier*, « Dehors les rouges », paraît du 5 octobre 1929 au 29 mars 1930 et met en scène trois Bretons, chefs d'une résistance armée, menant une croisade contre les envahisseurs chinois et soviétiques, maîtres de l'Europe. Son activité littéraire et journalistique lui permet ainsi d'exprimer sa haine du communisme mais aussi de la franc-maçonnerie.

Dans les années trente, cet apostolat intellectuel prend le dessus. Devenu directeur diocésain de la Presse catholique en 1930, il est déchargé de ses fonctions d'aumônier. Dans les trois journaux d'inégale audience qu'il a en charge (*Le Courrier du Finistère*, *La chronique brestoise (1932-1937)* et le *Kannad ar Galoun-Zakr*), il s'engage dans les grands débats qui animent les milieux politiques et intellectuels : la crise économique, les Fronts populaires en Espagne ou en France, la réaction face à la montée du péril allemand...

Les heures sombres

Lorsqu'éclate la seconde Guerre mondiale en septembre 1939, il fait montre d'un patriotisme sans faille avant que la défaite, puis l'Occupation, ne l'obligent à taire les accents anti-allemands de ses articles et éditoriaux. Voyant d'abord en Pétain l'artisan d'un renouveau où l'Église tiendrait toute sa

¹ Arch. Dioc.Quimper, 6 Z 3, fonds Cardaliaguet, documents personnels, notes manuscrites, extraits de son journal, février 1908.

² Arch. Dioc.Quimper, 6 Z 7, fonds Cardaliaguet, René cardaliaguet à Adolphe Cabon, 8 janvier 1946.

place, il se détourne cependant progressivement du régime de Vichy (au moins après 1942) et se recentre sur son activité favorite : les recherches historiques. Il envisage d'ailleurs, de fonder, avec les chanoines Calvez et Pérennès, une amicale des prêtres « fouilleurs » du diocèse. Quant au *Courrier du Finistère*, les restrictions de papier et la censure suspicieuse n'empêchent pas sa parution jusqu'à l'été 1944, avant l'évacuation de Brest par les autorités allemandes. À la libération, la publication de l'hebdomadaire durant les « années noires » donnera lieu à un procès qui sera classé sans suite. Meurtri et fatigué par ces épreuves, René-Marie Cardaliaguet s'éteignit le 13 octobre 1950 à Bohars dans ce Léon qui fut, tout à la fois, une terre d'accueil et d'apostolat.

Yan Le Gat,

agréé et formateur à l'IUFM de Brest, travaille actuellement sur l'historiographie catholique et les prêtres historiens du Finistère dans la première moitié du XXe siècle

Bibliographie

Yvon Tranvouez, « Un prêtre d'influence : René Cardaliaguet (1875-1950) » dans *Catholiques en Bretagne au XXe siècle*, Rennes, PUR, 2006.

Eglise en Finistère n°113, 11 février 2010, p. 19-21.



Photo Y. Moalic, Brest

Monsieur le Chanoine René CARDALIAGUET

**DIRECTEUR DIOCÉSAIN
DE LA PRESSE CATHOLIQUE**

Le Seigneur vient de rappeler à lui l'un des prêtres les plus zélés à son service, un de ceux qui ont le plus honoré notre diocèse.

René-Claude-Marie Cardaliagnet naquit à Saint-Corentin, le dimanche 5 Septembre 1875. Son père, maître serrurier, était d'ascendance auvergnate. Sa mère, Félicie Stéphant, d'origine bigoudène, venait de Pont-l'Abbé.

De 1877 à 1881, l'enfant fut élève à la Salle d'Asile communale, sous la direction des Filles du Saint-Esprit.

De son passage au Likès (1881-1887), il nous reste une de ses rédactions. Ecrite de la petite écriture régulière, moulée, élégante et souple que nous connaissons tous, composée avec l'ordonnance lumineuse, la netteté d'expression, la sobriété simple qui annoncent chez le jeune élève la pensée et la plume d'un maître, elle révèle surtout une âme d'apôtre.

Ce fut au Petit Séminaire de Sainte-Anne-d'Auray (1887-1893) que René fit ses études secondaires, aidé par un groupe de condisciples éminents, guidé par des maîtres aimés jusqu'à la mort. Faut-il citer en premier lieu M. Jérôme Buléon, le pèlerin de Jérusalem de l'époque héroïque (1893), le Celte ardent, érudit, orateur, artiste... et M. Adolphe Duparc, le professeur magnifique dont certains cours d'histoire, après un demi-siècle, n'étaient pas oubliés ? Plus tard, devenu Mgr Duparc, le maître n'affirmait-il pas : « Entre mes élèves, deux furent supérieurs à tous : René Cardaliagnet et Henri Morice ».

Les débuts de René au Grand Séminaire de Quimper (1893) furent marqués par une première épreuve : une grave maladie le contraignit au repos absolu pendant un an. Guéri à Lourdes, il commença cette vie de travail acharné que seule la mort pourra rompre. Son intelligence vive, pénétrante, éclairée, animée par le plus profond esprit de foi, son habitude de la réflexion méthodique lui attirèrent vite la haute estime des professeurs. Le charme de sa conversation toujours simple, et, en même temps, nourrie de connaissances multiples, doctrinales, historiques, sociales ; sa bienveillance, sa discrétion, lui valurent la sympathie de ses confrères. Il ne livrait guère l'intime de son âme, et rares sont ceux auxquels il l'entrouvrit. Ceux-là qu'il avait choisis, lui resteront unis d'une amitié que les années rendront toujours plus profonde et plus chère, irremplaçable.

Diacre en 1898, René accepta trois ans le poste de précepteur dans la famille Caroff, à Ploudalmézeau, tout en assumant dès son ordination, en 1899, la direction du patronage des garçons. Enfin, en 1901, M. Grall, curé de Ploudalmézeau, obtient le jeune prêtre comme vicaire. Alors commença, par la collaboration intime du père et du fils, cette éclosion d'œuvres, cette révolution dans les âmes, cette ascension vers les sommets dont l'histoire ne sera connue qu'au ciel.

En 1908, Mgr Duparc désira prendre comme secrétaire particulier son élève d'autrefois. Celui-ci déclina l'honneur... Ne s'était-il pas promis de rester toute sa vie vicaire de M. Grall ? Et malgré toutes les propositions flatteuses, il tiendra parole !

A Ploudal, « M. Carda », chargé des œuvres agricoles, créa, géra, développa sans cesse : mutuelle accidents, mutuelle maladie, assurance du bétail, caisse de prêts, caisse d'épargne ; puis il s'enthousiasma, il fonda une coopérative de vente pour ses pêcheurs de Portsall, une union de petits commerçants, des syndicats agricoles, marins, ouvriers, etc... Et pour former les chefs nécessaires à chacune de ces œuvres, il ouvrit des cours du soir, au Patro, six jours par semaine, pendant 17 ans ! Il préparera des concours de gym, il donnera des projections fixes, puis, dès 1910, des séances de cinéma, il fera représenter des pièces en breton et en français, il multipliera les cercles d'études, les cours de religion, les conférences, les pèlerinages... Il introduira le chant grégorien aux offices... il lancera des croisades de prières par le *Kannadik ar Barrez* et par le *Kannad ar Galon Zakr*... Résultats ? Des générations d'hommes élevés dans le culte du beau et du bien, dans l'amour de l'Eglise et de la France... et en retour, fidèlement attachés à leur curé et à leur vicaire. Un seul exemple : Pendant la guerre 14, un caporal interpellait un Arzelliz absorbé par la lecture du « *Patro* » :

— « Mais ton curé et ton vicaire, tu te ferais tuer pour eux, on dirait ? »

— Sans hésiter, bien sûr ! Et pas moi seulement, mais tous ceux du patro ! »

Récompense plus précieuse encore pour M. Carda : il verra ses fils prêtres et sa légion de filles religieuses travailler pour le Maître jusque dans les Missions les plus lointaines.

Mais comment « M. Carda » exerçait-il une influence si profonde ? Surtout par le moyen de son examen particulier ! Il l'écrivit lui-même : « Je suis sorti de chaque examen avec un peu plus d'humiliation, sinon plus d'humilité, mais aussi avec de nouvelles lumières sur la manière de conduire mon prochain comme moi-même vers l'amour de Dieu ».

Examen bi-quotidien auquel « M. Carda » ajoutera chaque jour l'oraison, le rosaire, les litanies des Pères de la Patrie, l'étude approfondie des écritures, l'heure d'adoration maintenue coûte que coûte ; pour « faire le point » chaque année, une retraite à la villa Manrèse ; pour maintenir le recueillement, le secours de la pénitence volontaire. M. Grall la recommandait fort et la pratiquait davantage encore. Malgré les précautions prises, le secret fut percé. Un jour, un Arzelliz, arrivé à l'improviste près d'un recoin du Patro, partira épouvanté : il avait entendu « M. Carda » y châtiât durement sa chair !

Le respect y gagna, l'attachement aussi. Tout naturellement, quand vint la mort de M. Grall (13 Juin 17), une députation importante conduite par M. Fortin, sénateur-maire, ira jusqu'à l'Evêché supplier Monseigneur de nommer « M. Carda » curé sur place. Monseigneur objecta la coutume et refusa. Un

nouveau curé vint. Le vicaire resta déferent, effacé, détaché... A la soirée des adieux, pour la première fois, « M. Carda » laissa parler son cœur :

« A vous qui fûtes les fils de ma jeunesse et qui restez l'honneur de ma maturité, vous que j'ai tant aimés et qui le savez bien, adieu... »

**

Vers Noël 1918, « M. Carda », nommé recteur de Camaret, se montrera déçu de sa non-installation. Mais sa santé aurait-elle tenu ? Il fallut attendre jusqu'au 12 Janvier pour connaître le nouveau champ d'apostolat : La Retraite du Sacré-Cœur à Brest. Lui aumônier ? C'était, à son avis, le dernier poste à lui confier ! Par obéissance, il acceptera... et il y fera merveille !

Pour commencer, il lanca hardiment une élite de jeunes Brestoises vers les études secondaires. Il assura lui-même les cours de latin, d'histoire et de géographie. Après un an de préparation, toutes les candidates présentées au baccalauréat, première partie, étaient reçues ! L'année suivante, s'ajoutaient au programme la philosophie et les mathématiques élémentaires ; puis un cercle d'études pour les jeunes anciennes et une journée de recollection mensuelle pour les aînées... ! Ses filles garderont le souvenir d'un père exigeant, certes, mais tout donné à leurs âmes, d'une délicatesse et d'une discrétion inégalables, jamais étonné par aucune confidence, jamais pressé dans le service divin, toujours attentif à ne point devancer « l'heure de Dieu »...

De son apostolat auprès des Religieuses, la Supérieure Générale lui rendit un jour ce témoignage : au cours d'une de ses visites à Brest, la Très Révérende Mère risqua cette demande :

— « Mais enfin, M. l'Aumônier, comment faites-vous ? Toutes mes filles, si différentes soient-elles, se louent de votre direction. Quel est donc votre secret ? »

Selon son habitude, M. l'Aumônier s'en tira par une boutade, par une pirouette, aurait dit tel irrespectueux conférencier du *Souvenir*.

Ce secret combien auraient aimé le connaître ? Combien ont essayé de le percer ? Seules deux ou trois âmes privilégiées, toutes livrées comme lui aux vouloirs divins, auront connu la sainteté éminente de l'apôtre et son immolation perpétuelle.

Mais les autres, les confrères, les amis, même les proches, qui auront-ils vu ? Pour la plupart, seul le brillant Directeur des conférences du *Souvenir* ! Les habitués n'allaient-ils pas répétant : « Dans les conférences, ce que nous aimons le mieux, c'est le petit mot de la fin : un vrai régal ! » Et pourtant les vedettes ne manquèrent pas depuis Mgr de Guébriant, le cardinal Baudrillard, Mgr Duparc, jusqu'à Mme Dussane, en passant

par Pierre Termier, Carcopino, Georges Goyau, l'amiral Exelmans... et combien d'autres ! Cependant le soir, seul devant l'Hostie, le Directeur s'attardait à remercier le Maître pour les âmes sauvées, gardées, enrichies par « ses » chers conférenciers.

Les âmes ! Toujours les âmes ! Voilà son unique préoccupation... Même dans son métier de journaliste ? Surtout là !...

René aimera rappeler le titre de son premier article publié par *L'Etoile de la Mer* : « Pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray » : il avait 18 ans !... Et depuis... qui pourra compter les milliers de colonnes traitant les sujets les plus divers : apologétique, sports, sciences, littérature, politique... griffonnées au coin de son bureau, dans le train, en avion, à dos de chameau... Il sait tout, il connaît tout, il tire parti de tout.

C'est entendu : il fut formé à bonne école. M. Michel Grall, son maître, avait fondé le 13 Juin 1895 la *Société de la Presse Libérale* pour « défendre et promouvoir les directives religieuses, sociales et politiques du Pape Léon XIII et de ses successeurs »... comment n'aurait-il pas enrôlé dans cette croisade moderne le jeune admirateur de Louis Veuillot, son vicaire ? Ensemble, maître et élève composèrent bien des articles : à tour de rôle l'un corrigeait les articles de l'autre, sans souci de l'amour propre de l'auteur.

Et cette collaboration connue de l'inoubliable Corentin Le Nours conduisit tout naturellement celui-ci à réclamer de plus en plus le secours de M. l'Aumônier de la Retraite pour la rédaction du journal.

Nommé directeur du *Courrier*, en 1925, le chanoine Carda-liaguet n'eut qu'un but : suivre en tout la ligne de conduite tracée par le fondateur. Il diffusa, expliqua, commenta Encycliques, Brefs, Messages... Il glorifia l'œuvre de nos Missionnaires sur tous les points du globe. Il combattit la contre-Eglise sous tous ses camouflages. Prompt à discerner le mal. Prompt à le mettre au pilori.

Les lecteurs ne comprirent pas toujours... Il s'en trouva pour condamner l'exposé hebdomadaire des crimes du Fronte Populaire, résumé le plus souvent des « Lettres de Rome ». Le Directeur du *Courrier* partit pour Rome. Il acquit la certitude que les documents publiés émanaient bien de la Secrétairerie d'Etat du Vatican. Il recueillit de nouveaux témoignages... Il poursuivit la campagne jugée nécessaire... Plus tard les mêmes hommes le remercierent et louèrent sa clairvoyance...

Vers le même temps, quelques notables s'indignèrent.

— « Comment *Chronique Brestoise* osait-elle soutenir tel candidat ? »

Au chef de la cabale, le Directeur répliqua :

— « Ton catholique cent pour cent a-t-il des chances de passer ? Non ! Mon candidat en a-t-il ? Oui ! Est-il meilleur que l'homme actuellement en fonctions ? Oui ! Alors, mon ami, je vote pour le moindre mal — et c'est tout ! »

Eût-il été préférable d'exposer les précautions prises : consultation près de théologiens éminents, étude des statistiques électorales, moyens surnaturels mis en branle pour obtenir la lumière ?... Carda, absorbé par la pressante besogne quotidienne, n'avait pas le temps de s'attarder. Lui bataillait sans sectarisme, préoccupé de maintenir l'union entre les catholiques, sensible aux coups, c'est sûr, plus sensible aux encouragements de son Evêque. Jusqu'aux derniers jours du *Courrier*, — une des lettres de la pauvre écriture tremblée ne date-t-elle pas du 2 Juillet 1944 ? — le vénéré Prélat daigna écrire : « Je vous bénis tous et vous assure de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur ».

Que *Chronique Brestoïse* eût parfois la dent un peu dure... qu'elle secouât un peu trop vertement les tartuffes... peut-être ! Et encore le public n'a connu qu'une édition corrigée et rognée par les terribles ciseaux de l'impitoyable censeur !! Si sa charité n'avait pas freiné sa plume, Carda eût été un polémiste redoutable !

Et pourtant l'image qui restera de lui sera plutôt celle d'un Croisé XX^e siècle, courtois pour l'adversaire, pitoyable au vaincu, toujours prêt à venger l'honneur de son Dieu et de ses amis. Un jour parut une liste de « Prêtres jureurs du Finistère ». Elle lui sembla suspecte. Sans hésiter, sans égard pour sa santé ébranlée, Carda compulsa Archives Municipales et Archives privées. Pendant des mois, il s'acharna, trop heureux d'avoir pu rectifier certains chiffres et d'avoir sauvé de l'oubli plusieurs martyrs de la Foi. De plus, convaincu de la valeur apostolique du passé, il va continuer ses recherches et deviendra, sans s'en douter, l'un de nos meilleurs historiens régionaux !

Et ce chanoine — historien, journaliste, romancier, rédacteur à la *Vie Spirituelle*, à l'*Almanach Catholique*, aux *Causeries*, conférencier et maître de conférences — aimera se reposer en écrivant des lettres de direction, qui, sous une forme enjouée, sauront mener les âmes jusqu'au Calvaire ! Chaque jour, un courrier écrasant, et entre deux périodes de surmenage autant de sermons que ses confrères voudront bien lui demander ! Peu fier de ses « grands morceaux d'éloquence » il garda longtemps le souvenir de certaine retraite ecclésiastique donnée à Lesneven. Sa fameuse méditation *Ad amorem* fit du bien. Il le sut. Il en resta ravi... et un peu étonné !

Car ce fort fut un humble, un vrai ! Vingt-quatre ans, Directeur et animateur de la *Croisade Eucharistique*, sa chère croisade, il rejeta le mérite du succès grandissant sur les petits, les sans-grade, les héros... Lui, à l'entendre, n'avait rien fait !

Vint la guerre, puis l'occupation. Celui qui avait écrit à ses poilus de 14 : « Un vrai Breton ne lâche pas plus son Dieu qu'il ne lâche son drapeau », estima qu'il devait continuer le combat, au même poste. Les ennemis de l'Eglise avaient-ils désarmé, eux ? Fallait-il leur laisser le champ libre ? Après comme avant 1940, *Le Courrier* continua donc à dénoncer les manœuvres contre l'Eglise et contre la France. Sans doute, pour les communistes de guerre, il fallut ruser un peu, ironiser beaucoup,

enfler certains succès pour leur enlever toute apparence de vérité, montrer les Allemands en Russie « progressant vers l'Ouest », et en Italie « progressant vers le Nord »... Qui s'y trompera parmi les 35.000 lecteurs du *Courrier* restés fidèles jusqu'en Août 1944 ? Pas cet ami du Bourg-Blanc qui osait écrire : « *Le Courrier*, c'est notre petit coup de réconfort pour le dimanche !... On s'amuse ferme !... Attention ! »

Attention ! il y avait donc quelque risque à ridiculiser l'occupant ? La certitude en fut bientôt donnée par l'abbé J.-L. Dantec, porteur d'un message du chef de la Résistance de Landerneau, le D^r Le Bras. Le chanoine Cardaliaguet était prévenu qu'il figurait sur une liste de la Gestapo, comme ennemi n° 1 de l'Allemagne, à fusiller en cas de débarquement anglais.

Bientôt, nouvelle confirmation : dans le coffre-fort de Jean Brichler, industriel à Quimper, la Résistance trouva une autre liste mentionnant : « Le chanoine Cardaliaguet est également très anti-Allemand et son journal s'en ressent... »

Et après ? Après, rien ne fut changé ! Les deux avertissements furent classés, les amis remerciés, et les articles signés comme par le passé !

A 70 ans, entrevoir le martyr : quel rêve ! Attendons ! Le martyr va venir. Il sera de cinq années de souffrances morales indicibles ! Voir l'œuvre fondée par M. Grall mise en péril par les lois communistes sur la presse... et leurs suites : Voilà la première grande blessure. D'autres vont suivre : interdiction d'écrire, interrogatoires à Quimper et à Bohars, procès du journal, calomnies, injustices, suspicions, avanies, indécidables, isolement... autant de coups, autant de blessures !

Comment va réagir le chanoine Cardaliaguet ? En apôtre du Sacré-Cœur ! En offrant tout pour ses bourreaux, conscients et inconscients... A certaines heures, cependant, on l'a deviné déçu, amer, souffrant d'une souffrance inguérissable...

La Providence permit deux rayons de soleil dans cette nuit : Pour l'anniversaire de sa première messe, le 26 Juillet 1949, une fête tout intime de souvenirs, d'actions de grâces, de prière et d'amitié... à la Retraite de Brest. Pour ses noces d'or sacerdotales, le 21 Août suivant, une journée de vrai triomphe à Ploudalmézeau ! La vénération des Arzelliz pour leur « M^r Carda » éclatait après 33 ans de séparation. Et l'attachement indéfectible de ses fils et de ses filles consola le Père, embauma ses derniers mois.

Ce fut le vendredi 13 Octobre, à Bohars, en la fête de Notre-Dame de Fatima, que le Maître vint, à l'improviste, chercher son loyal serviteur. Il est parti en beauté : prêtre adorateur de l'Hostie, le matin même ; en pleine vigueur intellectuelle : à midi, il exposait encore ses idées sur une œuvre chère ; en plein travail : il venait d'achever son *Kannad* de Décembre...

Et nous qui avons vu le 16 Octobre nos deux évêques et le Révérendissime Abbé de Kerbénéat entourer son cercueil, nous qui avons vu sa « vieille garde » le porter avec amour jusqu'à

sa dernière demeure, auprès de M. Grall, nous qui avons vu la longue procession silencieuse et priante, nous avons enfin surpris le secret de « M. Carda »

« Comme il avait aimé les siens,
Il les aima jusqu'à la fin ».

A preuve, son dernier acte d'amour, son testament spirituel :

« Merci à tous ceux qui m'ont aimé, aidé, soutenu,
Merci à tous ceux qui m'ont peiné, critiqué, combattu,
A tous je demande de prier pour moi
Qui ai prié pour eux plus souvent que tous les jours
Et que Dieu nous sauve tous pour les revoir éternels ».

M. G.